

au bureau du journal.

Sans pareilles

sont les célèbres

Jumelles à prismesBusch Grossissement 8, 9 et 12 fois
vente au prix de fabrique chez**LABAYS, opticien, Bulle.**d choix d'autres jumelles et
de-vue depuis 8, 10, 12, 15, 20, etc.
mètres, lunettes et pince-nez**ON DEMANDE**servante d'un certain âge pour te-
petit ménage de deux ou trois enfants.
resser à M. Denis Bosson à**ouvrier fromager.**demande un fort ouvrier fro-
pour la laiterie de Vully, entrée
r. Adresser les offres et renseigne-
M. Poinard, laitier, à Vul-
(Vand).**BONS****ouvriers et charpentiers**

sont demandés.

ail prolongé et bien salarié.

resser au bureau du journal.

Fromager.demande un jeune homme fort et
comme ouvrier ou apprenti chez
agnier, laitier, aux Bayards
(Aël). Entrée à convenir et rétribu-
tion capacité. Inutile de se présenter
sans références.**vente d'immeubles**di 16 septembre courant,
entre après midi, à l'Hôtel du Lion-
Bulle, l'Hoirie de feu Denis JON-
T vendra en mises publiques ses im-
situés à Bulle, comprenant :
and'rue N° 55, bâtiment de 2 étages,
sins, caves, hangar, jardin et place à
ongeraie, Pré et champ de 360 per-**Vente de lait.**Société de laiterie d'Estavannens met
en soumission son lait, de la St-
1907 à l'automne 1908
soumissions sont reçues chez M.
SUDAN, à Estavannens, jusqu'au
soir, à 5 heures du soir.**On demande**une **sommelière** pour hôtel.

ences exigées.

resser à l'agence de publicité Ha-
n et Vogler, à Bulle.**SOUMISSION**Somme de **Lessoc** met en soumis-
construction d'un chemin dans les fo-
municipales, sur une longueur d'envi-
10 m.dre connaissance des conditions et
r les soumissions au bureau du Com-
municipal jusqu'au **mercredi soir**,
urant, à 7 heures.

Par ordre : Le Secrétaire.

Une jeune fillefrançais et allemand cherche occu-
dans magasin ou bureau 2 à 3 jours
maine.**A VENDRE**

quelques bons chevaux

trait et voiture, chez M. Jos.
y, voiturier, à BULLE.

s délivrons des

Obligations

4 %

re établissement, **nominatives**
porteur, avec dénonciation
proque à 6 mois, après une du-
de 4 ans. Coupons semes-
timbre à notre charge.Banque Populaire Suisse
Fribourg.

LA GRUYÈRE

**ABONNEMENTS**

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50

» . . . 6 mois, » 2.50

Etranger . . 1 an, » 9.—

» . . . 6 mois » 5.—

payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les
bureaux de poste.**JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE**

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'ÉTÉ : BULLE, dép. 5⁵⁵ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁵⁰ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 1⁴⁰ 4²⁵ 8²² 10³²

BULLE, le 13 septembre 1907.

PETITE REVUE

L'affaire de Casablanca, qui, au dé-
but, paraissait devoir être réglée par
l'envoi d'un cuirassé, prend des pro-
portions chaque jour plus alarmantes.
Quelques obus, quelques bons feux de
salve auraient tôt fait, pensait-on, de
terrifier ces moricauds et de les faire
rentrer dans le silence et la crainte. Il
n'en fut rien. Aujourd'hui, c'est toute
une armée qu'il faudrait pour se ren-
dre maître des Marocains, dont les
combattants reçoivent chaque jour des
renforts et des armes. Le général
Drude ne peut que se maintenir ; il lui
est matériellement impossible de dis-
perser l'ennemi et de le réduire à l'im-
puissance.

Tout cela ne serait rien encore, si
la diplomatie européenne n'était là
pour compliquer la situation. La France
aurait vite fait d'expédier les forces
nécessaires, afin d'en finir au plus tôt.
Mais l'Allemagne est là, qui l'observe
en silence, prête à la surprendre en
défaut. La démonstration de la France
ne doit ressembler en rien à une con-
quête ; sa seule mission est de mainte-
nir l'ordre, de concert avec l'Espagne,
ainsi que l'ont écrit les diplomates
d'Algésiras. Plus la France s'obstine à
ne point faire une guerre de conquête,
plus les événements l'obligent à entrer
dans cette voie. Ironique dilemme.

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

LE

96

Crime d'Orcival

PAR

ÉMILE GABORIAU

Seul, M. Lecoq, bien que surpris, ne fut
pas absolument décontenancé. Il s'approcha
de Guespin, et lui tapant sur l'épaule :

— Allons, mon camarade, lui dit-il d'un
ton paternel, ce que tu nous racontes est
absurde. Penses-tu que monsieur le juge
d'instruction a quelque motif secret de t'en
vouloir ? Non, n'est-ce pas ? Supposes-tu que
j'ai intérêt à ta mort ? Pas d'avantage. Un
crime a été commis, nous cherchons le cou-
pable. Si tu es innocent, aide-nous à trouver
celui qui ne l'est pas. Qu'as-tu fait de mer-
credi à jeudi matin ?

Mais Guespin persistait dans son entête-
ment farouche, stupide. Entêtement de l'i-
diot et de la bête brute.

Question politique au Maroc, ques-
tion sociale à Anvers, où l'obstination
des patrons et des ouvriers a créé une
situation des plus inquiétantes. Un
moment la question des salaires pa-
raissait sur le point d'aboutir à l'en-
tente ; mais, de l'aveu de gens modé-
rés, l'intransigeance des patrons a tout
compromis. Mercredi, un immense in-
cendie se déclarait dans les docks
d'Anvers. Un quadrilatère de 4500
mètres de piles de bois flambait comme
un feu de paille. La chaleur qui se dé-
gageait était si intense qu'à quarante
mètres de distance des tas de bois
flambaient spontanément. Tout le
monde voit, dans cet incendie, la main
des grévistes, ce qui n'est du reste pas
matériellement prouvé. Cependant, le
public d'Anvers n'est en général pas
favorable aux patrons. Les ouvriers
étrangers, engagés pour remplacer les
grévistes ont même mille peines à trou-
ver des logements. Une bonne partie
de la population ne veut pas consentir
à leur louer des chambres.

En Angleterre, à lieu en ce moment
le congrès des « trade unions » du
Royaume-Uni. Cette association ou-
vrière, admirablement organisée,
compte environ deux millions d'ou-
vriers, représentés au congrès de Bath
par plus de 500 délégués. Bien qu'ils
occupent peu de politique, leur in-
fluence en Angleterre grandit considé-
rablement. Il n'y aurait même rien
d'impossible à ce que le parti ouvrier

acquière la prépondérance au Parle-
ment. Cette éventualité serait même
acceptée sans crainte aucune par
Eduard VII, qui ne voit rien dans le
parti ouvrier anglais de nature à bou-
leverser l'ordre politique et social.

En Suisse, en attendant la campa-
gne électorale sur la loi militaire, l'in-
térêt se concentre sur les grandes ma-
nœuvres qui ont fait de toute la vallée
de la Broye un immense champ de ba-
taille. Les journaux sont unanimes
à faire deux réjouissantes constata-
tions.

D'abord, c'est que l'hervéisme n'a
pas fait école chez nous. Il peut y
avoir des antimilitaristes ; mais les ré-
fractaires n'existent pour ainsi dire
pas. L'esprit de devoir et le patrio-
tisme n'ont pas baissé d'un degré en
Suisse.

En second lieu, on se montre très
fier de l'intérêt que portent à notre
petite armée les officiers étrangers qui
assistent à nos manœuvres. Il y a évi-
demment pour ces derniers des choses
très intéressantes à noter sur ce que
peut fournir une armée de milices,
instruite et entraînée en peu de temps.

Les Anglais ont du reste délégué
une commission spéciale d'officiers,
chargés de venir étudier de près nos
milices.

NOUVELLES SUISSES

Chambres fédérales. — Lundi pro-

— Vous la connaissez donc ? fit Guespin
d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, mon camarade, et si tu veux sa-
voir son nom pour le dire dans tes prières,
elle s'appelle Jenny Fancy.

Les hommes vraiment supérieurs, en quel-
que spécialité que ce soit, n'abusent jamais
mesquinement de leur supériorité ; l'intime
satisfaction qu'ils éprouvent à la voir recon-
nue leur est une suffisante récompense.

M. Lecoq jouissait donc doucement de sa
victoire pendant que ses auditeurs s'émer-
veillaient de sa perspicacité. C'est qu'en
effet une série de rapides calculs lui avait
révélé, non seulement la pensée de Trémo-
rel, mais encore les moyens qu'il avait dû
employer pour arriver à ses fins.

Chez Guespin, la colère faisait place à un
étonnement immense. Il se demandait, et on
suivait sur son front l'effort de sa réflexion,
comment cet homme avait pu être informé
d'actions qu'il avait tout lieu de croire se-
crètes.

Mais déjà l'agent de la sûreté était revenu
à son prévenu.

— Puisque je t'ai appris le nom de la
femme brune, lui demanda-t-il, explique-

chain 16 septembre, à 4 heures et de-
mie, les Chambres fédérales se réuni-
ront à Berne. L'ordre du jour de la
session ne présente pas moins de qua-
rante-six tractanda, entre autres toute
une série de concessions de chemins
de fer, de nombreux recours d'auber-
gistes et recours en grâce.

Parmi les morceaux de résistance,
citons les assurances, l'initiative con-
tre l'absinthe et celle des forces hy-
drauliques, l'adjonction au code pénal
en vue de réprimer l'incitation à l'in-
subordination, les mesures à prendre
pour indemniser les viticulteurs ruinés
par le phylloxera, la motion Calame-
Colin demandant l'introduction en
Suisse de la caisse d'épargne postale,
la motion Virgile Rossel sur la dualité
des langues dans les C. F. F., etc.

Douanes. — Les recettes des dou-
nes en août 1907 ont été de 5 millions
900,692 fr. contre 5,181,190 fr. en
août 1906. L'excédent des recettes en
1907 sur le mois d'août 1906 est donc
de 719,502 fr.

Da 1^{er} janvier au 31 août 1907, les
recettes se sont élevées à 45 millions
727,686 fr. contre 36,997,916 fr. dans
la même période de 1907 sur la pé-
riode correspondante de 1906 est donc
de 8,729 770 fr.

L'absinthe. — Répondant à la cir-
culaire du Conseil fédéral relativement
à l'initiative contre l'absinthe, le gou-
vernement de St-Gall déclare qu'il
est d'accord en principe avec la lutte

moi donc comment et pourquoi le comte de
Trémourel t'a remis un billet de cinq cents
francs.

— C'est au moment où j'allais partir,
monsieur le comte n'avait pas de monnaie,
il ne voulait pas m'envoyer changer à Orci-
val, je devais rapporter le reste.

— Et pourquoi n'as-tu pas rejoint tes
camarades chez Wepler, aux Batignolles ?

Pas de réponse.

— Quelle commission devais-tu faire pour
le comte ?

Guespin hésita. Ses yeux allaient de l'un
à l'autre des auditeurs ; du juge d'instruc-
tion au père Plantat, du docteur à l'agent
de Corbeil, et sur tous les visages il lui
semblait découvrir une expression d'ironie.

Il eut la pensée que tous ces gens se mo-
quaient de lui, qu'on lui avait tendu un
piège et qu'il y était tombé. Il crut que ses
réponses venaient d'empirer sa situation.
Aussitôt un affreux désespoir s'empara de
lui.

— Ah ! s'écria-t-il, s'adressant à M. Le-
coq, vous m'avez trompé, vous ne saviez
rien, vous avez plaqué le faux pour savoir le
vrai. J'ai été assez simple pour vous répon-

contre l'alcoolisme, mais que la consommation de l'absinthe dans le canton étant sans importance, le besoin de l'interdiction ne se fait pas sentir.

La fièvre aphteuse. — Par suite de l'apparition de la fièvre aphteuse dans la Haute-Savoie, le Département fédéral de l'agriculture a interdit toute importation, le trafic rural y compris, des animaux de l'espèce bovine, porcine et caprine provenant de la zone franche de la Haute-Savoie.

Le ministère de l'intérieur du royaume de Bavière, tenant compte de l'extinction complète de la fièvre aphteuse en Suisse, a de nouveau permis l'importation d'animaux de la race caprine et bovine de Suisse en Bavière à de certaines conditions.

Accidents mortels à la montagne. — Dimanche, le jeune relieur allemand Frédéric Benteli, né en 1886, a fait une chute mortelle à l'Uetliberg. Relevé par des promeneurs, il a été transporté à l'Hôpital cantonal, où il a succombé lundi matin à ses blessures.

— Deux touristes de Winterthour ont fait une chute d'une trentaine de mètres dimanche matin, vers neuf heures, en faisant l'ascension du Grand-Spanport, dans le groupe du Titlis. L'un deux, Ulrich Muller, ouvrier à la gare de triage, est mort; il laisse une femme et des enfants. Son corps a été transporté dimanche soir, vers dix heures, à Estfeld. Il sera ramené à Winterthour.

Son compagnon, Carl Bruninger, aiguilleur, a été blessé; cependant son état ne paraît pas grave. Il est reparti dimanche soir pour Winterthour.

— Deux jeunes gens, de la famille Cehlemann de Dueseldorf, ont fait une chute mortelle au Hasliberg.

On pense qu'ils étaient à la recherche d'edelweiss.

La lettre à cinq centimes. — Suivant le *Winterthurer Landbote*, la commission du Conseil des Etats pour les réformes postales aurait jugé que l'abaissement à cinq centimes de la taxe des lettres pour toute la Suisse constituerait un recul annuel de trois millions et demi pour les recettes postales. Par suite de la hausse des traitements des employés subalternes qui

dre et vous allez retourner toutes mes paroles contre moi.

— Quoi? vas-tu déraisonner de nouveau? — Non, mais j'y vois clair et vous ne me reprendrez plus. Maintenant, monsieur, je mourrais plutôt que de dire un mot.

L'agent allait chercher à le rassurer, il ajouta avec un entêtement idiot :

— Je suis d'ailleurs aussi fin que vous, allez, je ne vous ait dit que des mensonges.

Ce revirement subit du prévenu n'étonna personne. S'il est des prévenus qui, une fois enfermés dans un système de défense n'en sortent pas plus qu'une tortue de sa carapace, il en est d'autres qui, à chaque nouvel interrogatoire, varient, niant aujourd'hui ce que hier ils affirmaient, inventant le lendemain quelque épisode absurde qu'ils démentiront encore.

C'est donc vainement que M. Lecoq essaya de faire sortir encore Guespin de son mutisme; vainement que M. Domini, à son tour, essaya de lui tirer quelques paroles.

A toutes les questions, il avait pris le parti de répondre :

grèvera considérablement le budget de l'administration des postes, et d'autres dépenses extraordinaires incombant à la Confédération, la commission a décidé de ne pas se prononcer encore sur la question et de poursuivre les études.

Au Lötschberg. — Pendant le mois d'août, il a été percé au tunnel du Lötschberg 325 mètres. Le tunnel atteint ainsi une longueur de 1586 mètres, soit 772 du côté nord et 814 du côté sud.

Le chiffre moyen des ouvriers a été au total de 776 par jour, dont 226 dans le tunnel.

La température maximum a été du côté sud de 14° 1/2 et du côté nord de 8° 1/2.

L'avancement moyen de la perforation mécanique a été du côté nord de 5 m. 45 et de 5 m. 20 du côté sud.

Nidwald. — Une chute de 600 mètres. — Un montagnard était occupé, mardi, à la réparation d'un câble aérien, sur une saillie de rocher appelé le « Saut-du-chien », qui domine de 600 mètres l'alpe d'Herrenrütti. Un faux mouvement le précipita dans le vide. Inutile de dire qu'on ne releva plus qu'une masse de chairs informe. L'infortuné avait 35 ans.

Vaud. — Accident mortel. — M. Emile Pelet-Pittet, instituteur, se rendait à ses leçons, mardi, à 2 heures, au collège de Villamont-dessus, lorsqu'il fut renversé par un cheval emporté, qui descendait l'avenue de Béthusy. M. Pelet perdit connaissance. On le transporta au collège, où on lui donna les premiers soins. Lorsqu'il revint à lui, il se plaignait de vives douleurs internes.

Le médecin ne put tout d'abord se prononcer sur les suites de cet accident. On conduisit le blessé en voiture à son domicile, villa Belmont, Mousquines. Les lésions internes étaient beaucoup plus graves qu'on ne l'avait tout d'abord supposé. Il n'y avait, hélas! aucun espoir. M. Pelet est mort à 5 h. 1/2, après de grandes souffrances.

— **Vol de bijoux.** — Samedi soir, au Caux-Palace, pendant l'heure du dîner, une dame française et un général anglais ont eu leur chambre dévalisée par un ou des cambrioleurs de marque

— Je ne sais pas.

L'agent de la sûreté s'impatienta à la fin.

— Tiens, dit-il au prévenu, je t'avais pris pour un garçon d'esprit et tu n'es qu'un sot. Tu crois que nous ne savons rien? Ecoute-moi : Le soir de la noce de Mme Denis, au moment où tu te disposais à partir avec tes camarades, lorsque tu venais d'emprunter vingt francs au valet de chambre, ton maître t'a appelé. Après t'avoir recommandé un secret absolu, secret que tu as gardé, c'est une justice à te rendre, il t'a prié de quitter les autres domestiques à la gare et d'aller jusqu'aux Forges de Vulcaïn lui acheter un marteau, une lime, un ciseau à froid et un poignard. Ces objets, tu devais les porter à une femme. C'est alors que ton maître t'a donné ce fameux billet de cinq cents francs, en disant que tu lui rendrais le reste, à ton retour, le lendemain. Est-ce cela?

Où, c'était cela, on le voyait dans les yeux du prévenu. Cependant il répondit encore :

— Je ne me rappelle pas. (A suivre.)

qui ont disparu en emportant des bijoux pour plusieurs milliers de francs (on parle de 8 à 10,000 fr.)

— **Electrocuté.** — Le nommé Jean Gattone, Italien, 36 ans, maçon, marié, père de cinq enfants, habitant Gliion, travaillait au-dessus du Montreux-Palace, au cadre d'un transformateur électrique, lorsqu'il vint en contact avec le conducteur d'un courant de quatre mille volts; il resta mort sur place.

Neuchâtel. — Les consommateurs de lait du Locle ont décidé la grève dans une assemblée populaire. Les rares laiteries qui fournissent encore le lait à 22 centimes sont prises d'assaut. Des pancartes sont apposées sur plusieurs portes, interdisant aux laitiers l'entrée des maisons. Un cortège de protestation contre l'élévation du prix du lait, cortège composé exclusivement d'enfants, a parcouru les rues, tambours en tête, drapeaux déployés. On espère arriver bientôt à une entente.

Genève. — Mort au service. — La fin des manœuvres a été assemblée pour le bataillon 10 par la mort soudaine de l'adjudant sous-officier portedrapeau, Jean Renaud, commis à la Banque nationale de Genève, garçon affable, fiancé depuis quatre mois, très aimé de ses chefs et de ses camarades. L'adjudant Renaud a succombé à une péritonite. Il avait 26 ans.

Valais. — Grave accident d'automobile. — L'automobile de M. Claire, ancien avoué de Lyon, habitant une villa à Tourronde « Savoie » et venant du Pèlerin Palace sur Vevey, se trouvait mardi soir entre le Bouveret et St-Gingolph. Arrivé au passage à niveau, l'obscurité empêcha le chauffeur de voir la barrière fermée et la voiture butta contre l'obstacle. Le chauffeur blessé lâcha le volant et l'automobile alla se briser dans le lac d'une hauteur de 20 mètres. La voiture contenait 4 personnes, M. Claire, une dame et deux amis. La dame est indemne. Le chauffeur a la mâchoire brisée, une jambe et un bras brisés; une épaule démise et des lésions internes. M. Claire a des blessures à la tête, assez graves. L'ami de M. Claire n'a qu'une contusion au cuir chevelu.

Les victimes sont rentrées mardi soir à Tourronde en voiture.

A L'ÉTRANGER

Russie. — Massacres à Kitchinef.

— Le correspondant de la *Tribune*, à Braila, écrit que le quartier juif de Kitchinef a été pillé par des malfaiteurs. Environ 80 personnes ont été tuées. La plupart des juifs quittent la ville.

— **Les incendies.** — On signale une recrudescence d'incendies: un village a été détruit dans la province de Tchernikow; 36 maisons ont flambé près de Paulowgrad, 50 dans le gouvernement de Mohilew et 54 dans celui de Poltawa.

— **Attentat contre un policier.** — Le chef de la police secrète a été grièvement blessé de quatre coups de revolver.

— **Un coup hardi.** — Le mécanicien d'un train du Transsibérien ayant aperçu le signal du danger, à quelque distance de Tomsk, fit stopper le convoi. Aussitôt, des bandits s'élançèrent sur les wagons et s'emparèrent de 100,000 roubles appartenant à la Compagnie.

Italie. — **Accident de vitesse.** — Mardi, à minuit, l'automobile du prince Biereschi, résidant à Florence, a heurté un pilier et culbuté. Le prince et son mécanicien ont été tués. Le chauffeur et un passager ont été blessés.

BRÈVES NOUVELLES

— **Suisse** —

— Un domestique du Landeron se noie avec son cheval en prenant un bain dans le lac.

— Ensuite d'un pari, le barbier de Tägerwilen, rase au faite du clocher le ferblantier qui y travaillait.

— **Etranger** —

— Une jeune fille de 15 ans, à Rome, essaya d'empoisonner son père et une femme amie de la maison.

— Douze cas de choléra sont signalés à Nijni-Novgorod et 7 à Jaroslaw.

— Le roi d'Espagne a été opéré pour des végétations adénoïdes, (végétations dans l'arrière-nez).

CANTON DE FRIBOURG

Incendie. — Mardi, vers 11 1/2 h. du soir, le feu a détruit une vaste maison de campagne, située en Bouley, entre Romont et Arrufens. Les flammes eurent si rapidement embrasé le bâtiment que la famille du propriétaire, M. Jean Girard, dut sortir en chemise. Quatre chevaux, douze pièces de bétail bovin, presque tout le mobilier et une grande quantité de fourrages sont restés dans le feu. L'un des chevaux appartenait à Mme veuve Butty, vétérinaire, à Romont.

Les quelques pompes qui étaient sur les lieux furent impuissantes à maîtriser l'incendie; l'eau faisant presque complètement défaut, l'immeuble détruit était taxé 16,000 francs.

On se perd en conjectures sur la cause du sinistre.

Inspection d'armes. — Les inspections d'armes et d'habillement de 1907 commenceront lundi prochain dans notre canton. L'heure de l'inspection est fixée à 8 heures, chaque jour, pour l'élite; à 10 heures, pour la landwehr, et à 11 heures pour le landsturm armé.

Voici l'horaire de l'inspection pour la première semaine: Lundi 16 septembre, à *Bösingen*: Bösingen. — Mardi 17, à *Marly le-Grand*: Marly-le-Grand, Marly-le-Petit, Pierrafortscha, Praroman, Sâles, Villarsel-sur-Marly, Ependes et Chésales. — Mercredi 18, à *Chevilles*: Chevilles, Dirlaret, Tinterin et Saint-Sivestre. — Jeudi 19, à *Attalens*: Attalens, Bossonnens et Granges. — Vendredi 20, à *Châtel-St-Denis*: l'élite de Châtel, à 8 heures, et l'élite de Remaufens, à 10 heures. — Samedi 21, à *Châtel-St-Denis*: la landwehr de Châtel et Remaufens, à 8 heures, et le land-

term de co à 10 heures

G R

Marchés. — dernières, de taureau d'élevage lieu à Bu 23 et 24

Jusqu'à du marché foire d'au encombre fois-ci, l' tions de augmenté paient les démolier. seront fix vice.

Une en venue en la commu marché e depuis lo cependant ble à bre

La ga freuse bi gare de paroie v impressi des millie rusticité disparaît En eff travaux et l'an touristes montrer velles in

La r Jeudi a contrée Tous éta satisfait cellentes blement disait as la chales courses Mais quand c la vigne

En r Le bran I^{er} corps né le pa tateurs des adm C'est du tater, m venient l'admira Pioupiou solides de bien Chacun la lectu en cons res et d vu défil retour c une bon Puisque

coup hardi. — Le mécanicien du Transsibérien ayant signalé le danger, à quel moment de Tomsk, fit stopper le train aussitôt, des bandits s'élançant sur les wagons et s'emparèrent de 100 roubles appartenant à la compagnie.

Accident de vitesse. — A minuit, l'automobile du comte Hiereschi, résidant à Florence, se brisa sur un pilier et culbuta. Le comte et son mécanicien ont été tués. Un chauffeur et un passager ont été blessés.

NEWS NOUVELLES

Suisse — Un domestique du Landeron se noie en prenant un bain dans le lac. — Un barbier de Tägermatten a fait clocher le ferblantier par un pari.

Etranger — Une jeune fille de 15 ans, à Rome, espère empoisonner son père et une femme dans sa maison. — Des cas de choléra sont signalés à Varsovie et 7 à Jaroslaw.

Un roi d'Espagne a été opéré pour des tumeurs adénoïdes, (végétations dans le nez).

TON DE FRIBOURG

Incendie. — Mardi, vers 11 1/2 h. le feu a détruit une vaste maison campagne, située en Bouley, à Romont et Arrufens. Les flammes se sont rapidement embrasées et ont fait que la famille du propriétaire, Jean Girard, dut sortir en chaudière à vapeur, avec quatre chevaux, douze pièces de bœuf, presque tout le mobilier et une grande quantité de fourrages brûlés dans le feu. L'un des chevaux appartenait à Mme veuve Batty, à Romont. — Quelques pompes qui étaient sur place furent impuissantes à maîtriser l'incendie; l'eau faisant presque défaut, l'immeuble devait être démolit et fut taxé 16,000 francs. — On perd en conjectures sur la cause du sinistre.

Inspection d'armes. — Les inspections d'armes et d'habillement commenceront lundi prochain dans notre canton. L'heure de l'inspection sera fixée à 8 heures, chaque jour, à 10 heures, pour la landwehr et à 11 heures pour le landsturm. — L'horaire de l'inspection pour la semaine: Lundi 16 septembre, à Börsingen: Börsingen. — Mardi 17, à Marly-le-Grand: Marly-le-Grand, Marly-le-Petit, Pierrafort, Praroman, Sâles, Villarsel-sur-Orny, Ependes et Chésales. — Mercredi 18, à Chevrières: Chevrières, Tinterin et Saint-Silvestre. — Jeudi 19, à Attalens: Attalens, Granges. — Vendredi 20, à Châtel-St-Denis: l'élite de Châtel-St-Denis, l'élite de Remaudens et l'élite de Romand. — Samedi 21, à Châtel-St-Denis: la landwehr de Châtel-St-Denis, à 8 heures, et le land-

sturm de ces deux mêmes communes, à 10 heures.

GRUYERE

Marché-exposition de taureaux. — De même que ces années dernières, le grand marché-exposition de taureaux, organisé par les syndicats d'élevage de la Suisse romande, aura lieu à Bulle, au champ de foire, les 23 et 24 septembre.

Jusqu'à maintenant, la concordance du marché-exposition et de la grande foire d'automne provoquait un certain encombrement sur cette place. Cette fois-ci, l'espace destiné aux transactions de bétail non concourant sera augmenté de tout le terrain qu'occupaient les deux granges expropriées et démolies. Des perches provisoires y seront fixées qui rendront grand service.

Une entente n'est pas encore intervenue entre les syndicats d'élevage et la commune de Bulle au sujet d'un marché-exposition couvert dont il est depuis longtemps question. On espère cependant qu'une solution sera possible à bref délai.

La gare de Gruyères. — L'affreuse bicoque qui est actuellement la gare de Gruyères, cette « boîte » aux parois vermoulues, surchargées des impressions écrites en toutes langues des milliers de touristes surpris de la rusticité exagérée des lieux, va enfin disparaître!

En effet, on a commencé hier les travaux de creusement de la future gare et l'an prochain, à leur retour, les touristes pourront, espérons-le, se montrer satisfaits du confort des nouvelles installations.

La rentrée des soldats. — Jeudi après midi, les soldats de la contrée sont rentrés dans leurs foyers. Tous étaient joyeux et plein d'entrain, satisfaits d'avoir accompli dans d'excellentes conditions le « grand rassemblement ». Et pourtant leur teint hâlé disait assez qu'ils ont eu à supporter la chaleur, les fatigues des longues courses et des nuits sans abri.

Mais qu'importent les fatigues, quand c'est pour la patrie et qu'on a la vigueur et les illusions de vingt ans!

En revenant de la « Revue ». Le branle-bas et l'apparat du défilé du 1^{er} corps d'armée ont joliment aiguillonné le patriotisme des milliers de spectateurs et chatouillé l'amour-propre des admirateurs de notre bonne armée. C'est du moins ce qu'on pouvait constater, mercredi, auprès de ceux qui revenaient de la « revue ». Et de fait, l'admiration était sincère, puisque nos pions se sont montrés superbes et solides jusqu'au bout. On était venu de bien loin pour assister au défilé. Chacun a pu s'en rendre compte par la lecture des journaux comme aussi en constatant la circulation des voitures et des automobiles. Notre ville a vu défiler une foule de ces dernières, retour de Granges-Paccot. Et ce fut une bonne aubaine pour nos hôtels, puisque la plupart des promeneurs

ont fait chez nous la halte de midi, agrémentée d'un copieux dîner.

Gessenay. — Jeudi un enfant de 2 ans de M. Brand, horloger, est tombé dans un creu à chaux et a été très grièvement brûlé. On espère cependant pouvoir lui sauver les yeux.

ÉTAT CIVIL DE BULLE

Mois d'août 1907

Naissances :

Bussard, Emile-Eugène, fils de Victor-Jacques, employé aux C. E. G., de Gruyères, et de Emilie-Marie, née Caille. — Fragnière, Georges-Auguste, fils de Jules-Maurice, charpentier, de Vuippens, et de Oéline-Marguerite, née Genilloud. — Rime, Jeanus-Hermine, fille de Laurent-Ernest, mécanicien, de Charmey, et de Lucie Léonie, née Pauchard. — Pasquier, Elisa-Alice, fille de Charles-François, journalier, de Bulle, et de Marie-Joséphine, née Déforel. — Buchs, Jules-Edouard, fils de Joseph-Alexandre, agriculteur, de Bulle, Marsens et Bellegarde, et de Marie-Félicite, née Bapst. — Pinaton, Lucie, fille de Claude-Joseph, mécanicien, de Bulle, et de Marie-Pauline, née Muret. — Sottas, Elise-Charlotte, fille de Constantin-Joseph, employé aux C. E. G., de Charmey, et de Marie-Joséphine, née Schalter. — Pugin, Louis-Albert, agriculteur, de Hauteville, en passage à Bulle, et de Françoise, née Schibz.

Décès :

Tinguely, Léonie-Françoise, dite Fanny, fille de Pierre-Louis, de Pont-la-Ville, 27 ans. — Pinaton, Lucie, fille de Claude-Joseph, mécanicien, de Bulle, 3 jours. — Gotschmann Jeanna, fille d'Ernest, d'Uberatorf, 3 ans. — Pugin, Jean-Nicolas, veuf de Marie-Louise, née Sallin, de Riaz, 71 ans.

Mariages :

Oberson, Jean-Laurent, charretier, de Villarabond, à Bulle, et Gremaud, Marie-Lucie, cuisinière, de et à Vuadens. — Coigny, Charles, appareilleur, de Champtanroz (Vaud), à Morges, et Vanthey, Marie-Nathalie, employée de bureau, de Châtel-St-Denis, à Bulle.

A louer :

À La Tour, un logement de 3 chambres, cuisine et dépendances, fraîchement réparé. S'adresser au bureau du journal.

Cuisinière

cherche place de préférence dans maison particulière, pour le courant d'octobre. Certificat à disposition. S'adresser au bureau du journal.

Bon charretier

est demandé de suite. S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

un logement. S'adresser à Léonie PERRITAZ, maison Fragnière, rue au Moléson, Bulle.

Docteur GOU MAZ

ABSENT

du 12 au 24 septembre.

Vétérinaire GAPANY

ABSENT

jusqu'au 22 septembre.

Vente de bois.

Forêt de Bulle : Les Joux

Notres : Lundi 16 septembre : 450 stères sapin, 3000 fagots et 3 tas de lattes. Rendez-vous à 10 1/2 heures, avec sac garni, au chalet de la Grande Othard. Le Secrétariat communal.

On demande

une bonne sommière pour hôtel. Références exigées. S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

Vente de chevaux

provenant des grandes manœuvres.

Lundi 16 et mardi 17 septembre courant

MONSIEUR JACQUES BLOCH



marchand de chevaux, à Yverdon, rue du Valentin 22, vendra de gré à gré 40 bons chevaux, de trait, de selle et voitures, dont plusieurs paires.



VENTE ET ÉCHANGE DE CONFIANCE

Facilité de paiement.

TÉLÉPHONE

LA GENEVOISE

Compagnie d'assurance sur la vie

GENÈVE

conclut aux meilleures conditions : Assurances au décès, assurances mixtes, assurances combinées, assurances pour dotation d'enfants. Conditions libérales. Polices gratuites.

RENTES VIAGÈRES

aux taux les plus avantageux.

Demandez prospectus et renseignements à M. Emile Morand, agent général, à Bulle, à M. J. de RABOURS, inspecteur pour la Suisse romande, à Genève, ou au Siège social, 10 rue de Hollande, à Genève. [1254]

Mises publiques d'immeubles.

Lundi 16 septembre courant, dès 2 heures après midi, à l'Hôtel du Lion d'Or, à Bulle, l'Hoirie de feu Denis JONNERET vendra en mises publiques ses immeubles situés à Bulle, comprenant : 1^o Grand'rue N° 55, bâtiment de 2 étages, 2 magasins, caves, hangar, jardin et place à bâtir ; 2^o Lougeraye, Pré et champ de 360 perches.

Fromager

On demande un jeune homme fort et robuste, comme ouvrier ou apprenti chez E. Pagnier, laitier, aux Bayards (Nanchâtel). Entrée à convenir et rétribution selon capacité. Inutile de se présenter sans bonnes références.

A VENDRE

quelques bons chevaux garantis trait et voiture, chez M. Jos. Remy, voiturier, à BULLE.

Mises de lait.

Samedi 14 septembre, à 8 h. du soir, à l'anberge de l'Etoile, la Société de laiterie de Charmey exposera en mises publiques son lait depuis la Saint-Denis 1907 à l'alpage 1908.

Vente de lait.

La Société de laiterie d'Albeuve offre à vendre son lait pour fabriquer sur place ou à emporter, depuis la St-Denis 1907 à l'alpage 1908. Les soumissions seront déposées avec indication du cautionnement jusqu'au 15 courant, à 6 heures du soir, chez le Secrétaire Joseph TENA, où l'on peut prendre connaissance des conditions. Par ordre : Le Secrétariat.

Jeune fille

émancipée des écoles, est demandée à Bulle pour garder deux enfants. S'adresser au bureau du journal.

Soumission.

Les divers travaux relatifs à la construction d'un pavillon-chalet pour le compte de M. Victor TISSOT sur la propriété à Chanron, soit : maçonnerie, charpente, ferblanterie et couverture, menuiserie, etc., sont en soumission. Les plans et cahiers des charges peuvent être consultés tous les jours, de 10 h. à midi, à l'agence d'architecture Ch.-L. Clavaiz, à Bulle.

Les soumissions cachetées devront être remises au bureau ci-dessus pour samedi 14 courant, à midi.

MISES PUBLIQUES

La commune de Hauteville expose à louer en mises publiques, à l'anberge du Lion d'Or, à Hauteville, (chambre particulière) le mercredi 16 octobre, dès 2 h. après midi le domaine dit des Larrets, la montagne d'Allières, ainsi que les gîtes de Chézolevrat, du Gros l'Essert, le tout bien situé, bâtiments en bon état et en bon rapport. Hauteville, le 10 septembre. Par ordre : Le Secrétariat communal.

Vente juridique de valeurs.

L'office des faillites de Bulle, vendra mardi 17 septembre, dès 2 heures, à la Salle du Tribunal, château de Bulle: 1 action et 1 part de fondateur du Crédit gruyérien; 1 action banque cantonale; 8 actions chemin de fer de la Gruyère; 17 obligations ville Fribourg 1878; 9 obligations canton Fribourg 1861; 5 obligat. à primes fr. 20. — Etat Fribourg; 1 action du Cercle des Arts et Métiers de Bulle; 1 cédule de fr. 1500 et prétentions diverses.

Jeune chien

gris-blanc museau cendré. S'est donné chez Mme Vve Lucie GRANDJEAN, à Morlon. Le réclamer au plus tôt contre remboursements des frais.

L'amatour d'un excellent potage emploie les



en tablettes de 10 cts. (sortes extra: 15 cts.) pour 2 bonnes assiettes. Différentes sortes toujours fraîches chez Mme Julie STUBER, Praz-Fully.

Les Fils d'Ernest Glasson

BULLE

Graisses de char 1^{re} qualité en boîtes de kg. 1 à 15. Graisses pour sabots de chevaux.

Ventes de bois.

Le mercredi 25 septembre prochain, dès 1 heure du jour, en Maison de Ville, à Rossinière, la municipalité du dit lieu vendra en mises publiques, aux conditions qui seront lues, un lot de 104 numéros de bois de hêtre et épicéa cubant environ 150 mètres, situé à la forêt communale du Court-Champ. Pour voir les bois, s'adresser au garde-forestier de triage Jules DUBUIS, Rossinières, 10 septembre 1907. Par ordre : Greffe municipal.

On demande à louer

une jolie chambre meublée ou non. S'adresser au bureau du journal.

Forge à louer.

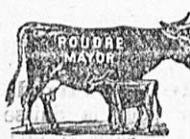
A louer avec son outillage, la forge d'Enney, située sur la route cantonale. Clientèle assurée. S'adresser à Gremion Pacifique, au Pâquier.

Grande Teinturerie O. Thiel, Neuchâtel.

Lavage chimique - Etablissement de premier ordre en Suisse.
 Pour prospectus et renseignements, s'adresser au bureau de l'Usine, Faubourg du Lac 15 et 17, Neuchâtel.
 Dépôt pour la Gruyère: A. Fleury, march-tailleur Bulle.

<h3>Vin blanc</h3> <p>de raisins secs Ia</p> <p>à Fr. 20.— les 100 lit.</p> <p>pris en gare de Morat contre remboursement. — Fûts à disposition.</p> <p>Analysé par les chimistes.</p> <p>OSCAR ROGGEN, MORAT</p>		<h3>Vin rouge</h3> <p>(Garanti naturel, coupé avec vin de raisins secs)</p> <p>à Fr. 27.— les 100 lit.</p> <p>Echantillons gratuits et franco.</p> <p>OSCAR ROGGEN, MORAT</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Marque déposée.



POUDRE MAYOR

tonique, dépurative, antiépidémique

POUR LE BETAIL

de B. MAYOR, vétérinaire et pharm.



Vente en gros: Vve Alf. DELISLE & C^e, fab^{re}, Lausanne et A. PANCHAUD, Vevey
 Attention aux contrefaçons. — En vente partout.

VINS

rouges & blancs

garantis naturels

à fr. 35, 38, 40, 50, 60 et 80 les 100 litres.

— Fûts de toutes grandeurs à la disposition des clients. —

Envoi des échantillons franco sur demande.

Se recommande :

Francisco RIBES, vins, à Bulle,
 propriétaire de vignes à San Jaume (Espagne).

Tout le monde est d'accord

de constater que, malgré la hausse énorme de la chaussure, le magasin

Th. Sottas-Thalmann, à Bulle

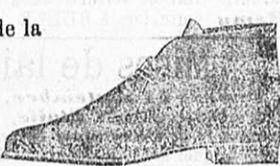
maison Barras, en face du Cheval-Blanc

peut livrer des articles, solides, élégants, à des

prix sans pareils de bon marché.

Chaussures de luxe. — Souliers de travail.

La maison se charge des réparations.



Lots

Planfayon

de la loterie pour la reconstruction de l'église incendiée de

4376 lots en espèces fr. 60,000.

1^{er} lots de fr. 15,000, 5,000, 1,000, etc.

Cette loterie mérite le soutien de tout le monde. — On cherche des revendeurs. Conditions très favorables. — Demandez le tarif.

Les billets sont en vente par le **Bureau central, Grand Rue 31, à Fribourg**, ou à l'agence Fleury, rue Gourgas, Genève, et chez les revendeurs, à Bulle. [1080]

Nous délivrons actuellement des :

OBLIGATIONS (bons de caisse) 4 1/2 %

nominatives ou au porteur, à 3 ans fixe et dès lors, remboursables, moyennant avertissement de 3 mois, avec coupons semestriels.

H. BETTIN & Cie.
 56, Grand'rue, 56, Fribourg.

Vente de propriété.

A vendre à Th. 1/2 de Bulle, une belle montagne

de 200 poses, dont cent en forêts, représentant environ dix mille m.² de bois. Convient pour placement avantageux de fonds.

S'adresser par écrit sous chiffres H.1131B. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler à Bulle.

Bons ouvriers

ménagers et charpentiers sont demandés chez M. M. PYTHOU, usines, NEIRIVUE.

Tannerie du Bry

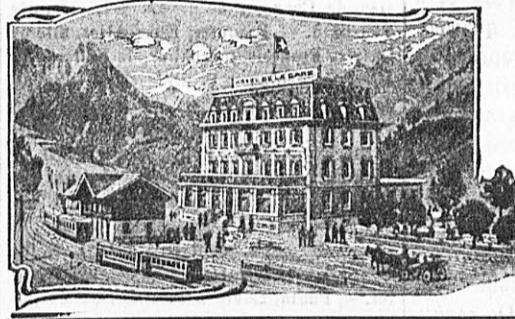
Poudre d'os gras.
 Mouture à façon.

Faïence, Verrerie

LIQUIDATION

totale pour manque de place, au prix de facture dès ce jour chez

AUGUSTE BARRAS, FER, BULLE



HOTEL-PENSION DE LA GARE

Familie Barbey
 Montbovon Haute Gruyère

REPAS DE NOCES et de Sociétés.
 Spécialité de truites.

Leçons écrites de comptabilité américaine. Succès garanti. Prospectus gratuits H. Frisch, expert compt., Zurich. B91

LE MEILLEUR DÉPURATIF DU SANG EST LA VALSEPARILLE MODEL

Contre boutons, dartres, épruississement du sang, rougeurs, maux d'yeux, scrofules, démangeaisons, goutte, rhumatismes, maladies de l'estomac, hémorroïdes, affections nerveuses, etc. — La Salsepareille Model soulage les souffrances de la femme au moment des règles et se recommande contre toutes les irrégularités. Nombreuses lettres et attestations reconnaissantes. Agréable à prendre, 1/2 litre 3.50 fr., 1/2 litre 5 fr., 1 litre (une cure complète) 8 fr.

Dépôt général: Pharmacie centrale, rue du Mont-Blanc, 9, Genève. — Dépôt à Bulle: Pharmacie Gavin.

Vente de domaine.

Le notaire MENOUD offre à vendre son domaine de Riaz, de la contenance de 15 poses 76 perches, dont 2 poses 347 perches situées sur Bulle, avec vaste ferme nouvellement reconstruite en ardoises. Cette vente aura lieu aux enchères publiques par articles séparés et en bloc, et pour le cas où les immeubles n'atteindraient pas un prix convenable, la location dès le 1^{er} mars 1908 sera mise aux enchères. Conditions de paiement très favorables.

La mise aura lieu **lundi 23 septembre** prochain, à l'auberge de la Croix-Blanche, à Riaz, dès les 2 heures du jour. Bulle, le 19 juillet 1907.

MENOUD, notaire.

Les meilleurs CAFÉS

sont ceux toujours fraîchement grillés chaque semaine.

La livre depuis 80 ct.
 Café vert depuis 60 ct.

Vve Louis Treyvaud
 38, Grand'Rue, Bulle.

Sur demande le café est moulu gratuitement. [67]

En 2-3 jours, les goîtres et toute grosseur au cou disparaissent: 1 flac. à 2 fr. de mon eau antigôtreuse suffit.

Mon huile pour les oreilles guérit tout aussi rapidement bourdonnements et dureté d'oreilles, 1 flac. 2 fr.

S. FIBORER, méd. à Grub (Appenzell Rh.-E.) (H720G)

Sellerie - Tapisserie

A. ULRICH

vis-à-vis de l'église, BULLE.

Harnais en tous genres neufs et d'occasion.

Couvertures, laine et imperméables. Articles de sellerie, stores.

Fabrication de jambières et portemonnaies. Garnissage de voitures et de meubles.

Travail soigné — Prix modérés.

A louer

rue de Gruyères

2 appartements confortables.

Rue de Vevey

un grand local.

S'informez à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Bulle.

Avis aux entrepreneurs et constructeurs de bâtiments

En suite de l'ouverture de notre gravière, nous pouvons livrer du **sable 1^{re} qualité**, par wagon, au prix le plus avantageux.

S'adresser à **Grandjean-Morand, A Emey.**

Propriétés à vendre.

M. Pierre MICHEL offre à vendre de gré à gré, les deux propriétés qu'il possède à Bulle, rue du Tir et rue de Vevey, l'une consistant en une habitation avec grange, écurie, jardin et vaste cour, et l'autre en une habitation avec remise et environ 2000 mètres de terrain attenant.

S'adresser au notaire **Paquer, à Bulle.**

A louer

un logement chez M. Athanase BEAUD, à Bulle.

BONS menuisiers et charpentiers sont demandés.

Travail prolongé et bien salarié
 S'adresser au bureau du journal.

Nous nous chargeons de la

garde, achat et vente de TITRES

et de la location de CASIERS

dans notre chambre d'acier, garantie contre les risques d'incendie et de vol.

Banque Populaire Suisse Fribourg.

au bureau du Journal.

el.
en Suisse.
ôtel.

erie
TION
u prix de fac-

FER, BULLE

HOTEL-PENSION
DE LA GARE

Famille Barbey

Montbovon Haute
Gruyère

REPAS DE NOCES
et de Sociétés.

Spécialité de truites.

erie - Tapisserie

ULRICH

ois de l'église, BULLE.
arnais en tous genres
neufs et d'occasion.

ertures. laine et imperméables.
Articels de sellerie. stores.
ion de jambières et portemonnaies.
issage de voitures et de meubles.
vail soigné — Prix modérés.

A louer

nyères
ppartements confortables.

Vevey
un grand local.

mer à l'agence de publicité Haa-
t Vogler, Bolle.

ux entrepreneurs et
structeurs de bâtiments

e de l'ouverture de notre gravière,
avons livré du sable n° qua-
r wagon, au prix le plus avanta-

esser à **Grandjean-Morand,**
ry.

ropriétés à vendre.

erre MICHEL offre à vendre de
s, les deux propriétés qu'il possède
rue du Tir et rue de Vevey, l'une
it en une habitation avec grange,
ardin et vaste cour, et l'autre en
tation avec remise et environ 2000
e terrain attenant.

esser au notaire Paquer, à

A louer

ment chez M. Athanase BEAUD,

BONS

uisiers et charpentiers

sont demandés.

il prolongé et bien salarié
esser au bureau du journal.

ous chargeons de la
ede, achat et vente

TITRES

à location

de CASIERS

otre chambre d'acier, garantie
les risques d'incendie et de vol.

Banque Populaire Suisse

Fribourg.



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES

19

Enfants martyrs

PAR

JULES MARY.

— Combien, monsieur? Je pourrais peut-être payer tout de suite.

— Deux mille cinq cents francs, dit le chef de bureau.

— Deux mille...

Elle n'achève pas. On se moque d'elle, sans doute?

— Mais, monsieur, je n'ai pas cette somme...

— Vous vous la procurerez, madame... nous attendrons...

— Mais monsieur, il m'est impossible d'économiser une aussi grosse somme.... Il me faudra des années trois, quatre, cinq ans... et pendant ces cinq ans je ne reverrai pas ma fille.

— Nous attendrons, je vous l'ai dit.

— Mais moi, monsieur, je ne peux pas attendre. Le chef de bureau ne répondit rien.

Liette pleurait. C'était de nouvelles difficultés qu'elle n'avait pas prévues.

Elle essuya ses yeux.

— Je travaillerai donc, monsieur, j'économiserai et je reviendrai lorsque j'aurai ces deux mille cinq cents francs.

Liette accepta donc aussitôt les fonctions de lectrice chez madame de Mesneuil.

Bien que celle-ci lui eût offert un logement dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, Liette, sans refuser, continuait pourtant d'habiter son petit logement de la rue Saint-Séverin, payé d'avance... Mais ses économies n'augmentaient pas vite.

Et quand elle calculait le temps qu'il lui faudrait pour réaliser ces deux mille cinq cents francs, elle en était effrayée.

— Jamais je n'y arriverai, se disait-elle... Il me faudra des années et des années! Et pendant ce temps-là, que deviendra Bertine?

Alors, elle pensait à s'adresser à sa bienfaitrice. Mais elle n'osait.

Restait Richard. Qu'était-il devenu? Comment faire pour le retrouver? A qui s'adresser pour le savoir?

Elle prit un jour une adresse:

Agence Patoche

PERPOLLE, SUCCESSEUR, RUE SAINT-HONORÉ.

Elle s'y rendit... La misère l'avait faite prudente. Elle ne voulut pas dire à ce Perpoille pourquoi elle recherchait Richard Larnaudet.

Perpoille lui fit déposer cent francs de provision pour les frais de recherches, et elle signa un engagement par lequel elle devait verser deux cents francs une fois l'adresse retrouvée.

Quand elle donna le nom de Richard Larnaudet, Perpoille fit un mouvement.

— Larnaudet? dit-il. Larnaudet?

— Vous le connaissez, monsieur?

— J'en connais un.

— Son prénom, le savez vous?

— Attendez, je puis vous le dire.

Il chercha dans quelques dossiers. Il ne fut pas longtemps sans répondre.

— Son prénom, c'est Richard.

— C'est lui, monsieur, c'est lui!... Sans aucun doute. Où demeure-t-il?... Oh! monsieur, dites-moi, je vous en prie, où il demeure! Si vous saviez de quoi il s'agit! De quels intérêts si chers... Quel bonheur en dépend!

— Vous savez à quel prix? Les cent francs versés demeurent acquis. Il vous reste à me donner les deux cents francs selon votre engagement.

— Voici, dit-elle.

Et elle tendit deux billets de cent francs. Perpoille les reçut, les mit dans un tiroir.

— Richard Larnaudet, dit-il, est un banquier très connu à la Bourse pour sa veine constante en affaires. Le premier venu aurait pu vous renseigner sans que cela vous coûtât un sou. Il demeure boulevard Malesherbes, 62.

— Merci, monsieur!

Elle ne pensa pas à lui faire observer que puisque cette adresse était si facile à obtenir, il était peut-être injuste de la lui faire payer trois cents francs, à elle, pauvre femme.

Elle se sauva.

Comment allait-elle être reçue? Était-ce bien vraiment Richard?... Richard, son mari?

Le concierge, très poli, très stylé, quoique un peu inquiet des dehors humbles de cette pauvre visiteuse, lui demanda son nom, pour le transmettre à son maître.

Liette répondit que, n'étant pas connue de M. Larnaudet, lui faire passer son nom serait chose inutile.

— C'est que monsieur est très occupé.

— J'attendrai, s'il le faut.

— Si vous sollicitez un secours, il serait préférable d'écrire à monsieur. Il a un secrétaire particulier qui s'occupe uniquement de ces sortes de demandes.

— Je venais, en effet, solliciter un secours,

mais d'une nature particulière. Je ne voudrais pas écrire. Je voudrais expliquer. J'ai à donner à M. Larnaudet des renseignements confidentiels sur une personne de sa famille qu'il a perdue de vue depuis longtemps.

— Je ferai part à monsieur de votre insistance.

Il lui fit monter un large et superbe escalier, et la fit entrer dans une salle d'attente où se trouvaient déjà une dizaine de solliciteurs.

Elle attendit son tour, se faisant bien petite et bien humble, dans un coin.

Au bout d'un quart d'heure, une porte s'ouvrit, une tenture s'écarta et un visiteur, reconduit par le maître, apparut.

Le visiteur et le banquier échangèrent quelques derniers mots.

Et le banquier jeteit sur les gens qui attendaient un regard circulaire, un peu ennuyé.

Celui-là, c'était donc Richard? Était-ce bien Richard?

Comme il était changé!... Elle ne le reconnaissait pas... Il avait beaucoup grossi... Son visage, autrefois si distingué, s'était boursoufflé. Les cheveux avaient disparu sur le crâne, restant seulement de chaque côté, vers les oreilles et par derrière. Une forte moustache noire lui cachait presque complètement la bouche. Et quel air de lassitude, de vie à outrance! Le visage était très pâle, exsangue; les yeux étaient battus, comme sans regard.

Était-ce vraiment Richard?

Et le tour de Liette arriva enfin.

Le domestique s'approcha d'elle.

— Monsieur vous fait dire qu'il est très pressé, madame...

— C'est que...

— Il est attendu... Monsieur dîne en ville. Voici l'heure.

— Je vous en prie, monsieur... dites à Rich... à M. Larnaudet, fit-elle en se reprenant, que j'insiste beaucoup.

Le domestique fit la moue. Il sortit pourtant et rentra cinq minutes après.

— Monsieur recevra madame dans son cabinet de toilette, tout en s'habillant, si madame le permet.

— Oui, fit-elle, je n'ai pas le droit de refuser... d'être difficile... Tout, j'accepte tout, plutôt que d'être éconduite.

— Alors, si madame veut bien me suivre.

Elle entra bien émue.

Larnaudet était assis, une serviette sous le menton. Son valet de chambre achevait de le raser.

Dans la glace, en face de lui il vit se dessiner la silhouette de Liette, mais il la vit sans la

regarder et, par conséquent, sans la reconnaître.

— Monsieur... commença Liette.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma brave femme, pour votre service? Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous recevoir de cette façon? Mais je suis si pressé...

Le valet de chambre avait fini. Il venait de sortir.

Liette et Larnaudet restèrent seuls.

Richard avait enlevé son veston de chambre et son gilet, tournant le dos à sa femme et ne s'occupant pas d'elle.

Elle s'enhardit.

— Monsieur, je suis une mère très malheureuse. J'ai été obligée autrefois de déposer mon enfant à l'hospice de la rue Denfert...

— Vous avez eu tort.

— Hélas! monsieur, j'étais si misérable.

Il secoua la tête.

— Je ne connais pas de misère assez grande qui puisse forcer une mère à un pareil crime!

Elle eut un sourire navrant.

— J'avais voulu me tuer avec mon enfant, monsieur. On m'avait sauvée. Et comme j'avais peur de recommencer, j'ai abandonné ma fille.

J'étais malade, sans ressources... j'étais folle!

Il haussa les épaules.

— Folle! Elles ont toutes ce mot-là pour s'excuser!

— Mon mari m'avait abandonné quelques mois après notre mariage, et notre mariage — en ce qui me concerne du moins — avait pourtant été fait par l'amour...

Il lui échappa un léger mouvement de contrariété. Quelque souvenir lointain, sans doute, revenait à cet égoïste.

Liette continuait :

— Et il faut bien me croire, monsieur, lorsque je dis que j'étais folle en abandonnant mon enfant, car, à partir de ce jour-là, j'ai été enfermée et soignée dans un asile d'aliénés.

— Et votre fille? demanda-t-il, toujours lui tournant le dos, mais pourtant peu à peu intéressé, malgré lui par cette navrante histoire.

Il s'essuyait les bras.

— Je ne l'ai pas revue et c'est pour cela que je suis venue implorer votre générosité.

— Pourquoi avez-vous tenu à vous adresser à moi particulièrement?

— Parce que j'étais certaine que vous ne me refuseriez pas...

Il se retourna et pour la première fois regarda la pauvre femme. Et il y eut alors un très long silence.

Tout d'abord il était devenu encore plus pâle, puis un peu de rouge venait d'apparaître aux pommettes des joues.

— Mon Dieu! murmura-t-il.

Puis un peu tremblant encore, mais déjà pourtant maître de lui-même et ayant recouvré son sang-froid :

— Est-ce bien vous, Juliette?

— C'est moi.

— Pauvre femme! dit-il à demi-voix.

Elle l'entendit.

— Vous me plaignez, monsieur Richard?

— Comment ne vous plaindrais-je pas?

C'est ma faute si vous avez été malheureuse...

Il s'était assis près de Liette, et il se remit à l'examiner.

— Ainsi vous avez une fille!

— Oui.

— Une fille! dit-il rêveusement... Si j'avais su!

Cela semblait éveiller chez lui un regret, mais, chose bizarre, il ne manifestait aucun désir de voir cette enfant.

— Vous êtes sans ressources? demanda Richard.

— Oh! je ne veux rien. Je vous demande seulement de quoi la racheter à l'Assistance publique...

— C'est entendu, je vous donnerai tout à l'heure les deux mille cinq cents francs dont vous m'a-

vez parlé, mais je trouve que ce n'est pas suffisant. Je désire assurer votre existence, votre indépendance même...

— Merci, Richard... Je ne veux rien de vous... à part cet argent que je réclame... et que je ne vous eusse point demandé si je n'avais été menacée d'attendre plusieurs années encore avant d'avoir pu l'économiser...

— Vous êtes fière...

— Non. J'aime ma fille et je veux qu'elle tienne tout de moi. Rien de vous!

— Cependant, Juliette, j'ai bien le droit d'assurer l'avenir de ma fille... Ce droit vous ne pouvez le méconnaître...

— Oh! vous allez l'invoquer, peut-être? dit-elle avec douceur.

Elle le regardait de ses yeux fiers, mais toujours sans provocation comme sans reproche.

Il baissa la tête.

— Vous savez, dit-il tout à coup, délibérément, que nous ne sommes plus mari et femme.

Elle se leva, saisie, bouleversée.

— Ah! dit-elle.

— Oui, nous sommes divorcés... Je ne suis pas resté longtemps à New-York. J'y fis quelques économies pourtant, puis j'eus la chance de trouver un commanditaire. Je revins à Paris... J'y fis rapidement une très grosse fortune... A Paris, je courus à notre ancien appartement de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. On ne vous y avait pas revue depuis votre départ. Je m'informai. Toutes mes recherches furent inutiles. Peut-être que si je vous avais retrouvée alors...

Il n'acheva pas sa pensée.

— Divorcés! dit-elle... ne voulant pas y croire.

— Oui... j'attendis des années... Enfin il y a quatre ans, je fis constater votre disparition et prononcer le divorce...

— Monsieur, dit-elle, plus tôt je verrai ma fille et plus tôt je serai heureuse... et puisque vous consentez à me donner...

— Oui, tout de suite...

Et la regardant avec une sorte de crainte respectueuse :

— Ainsi, rien de plus?

— Rien, rien.

— Venez donc...

Il tira d'un tiroir deux billets de mille francs et un billet de cinq cents francs...

Il les lui tendit silencieusement.

Elle les prit, les plia, les passa dans un de ses gants.

— Merci, dit-elle, et adieu, monsieur.

— Un mot, pourtant, encore un mot.

— Dites.

— Vous ne me ferez pas connaître ma fille?

— A quoi bon?

Il retomba dans son fauteuil comme fatigué, les coudes sur le bureau, la tête dans ses mains.

— Adieu, monsieur, fit-elle encore.

— Adieu, Liette...

Et il ne la reconduisit pas.

III

C'était pendant les mois qui avaient suivi sa sortie de l'asile de Vaucluse et avant qu'elle eût retrouvé son mari, que Liette, en allant au bureau des nouvelles avenue Victoria, avait fait connaissance de cette femme à figure mélancolique, qu'elle avait un jour ramenée chez elle, ainsi que nous l'avait raconté Marie-Thérèse.

Marie-Thérèse semblait si faible et si triste, ce matin-là, que Liette n'avait pas voulu la laisser ainsi seule toute dans la rue.

Et Marie-Thérèse l'avait suivie silencieusement.

Rue Saint-Séverin, la pauvre femme se mit à pleurer. C'étaient ces sanglots qui ne sortaient pas qui l'étouffaient et la faisaient souffrir. En pleurant, elle fut tout de suite soulagée.

— Je vous demande pardon, madame, dit-elle

à Liette, vous ne me connaissez pas, et je m'abandonne ainsi devant vous à tout mon chagrin... Je dois vous sembler ridicule.

— N'avons-nous pas la même peine?

— Hélas! non! Votre fille, l'assistance la surveille toujours... Tandis que mon fils, lui, a disparu depuis longtemps. Il vagabonde par les chemins, sans défense contre toutes les tentations. Qu'est-il devenu? Peut-être un de ces criminels qui vont finir en cour d'assises, je crains toujours de voir son nom mêlé à quelque terrible tragédie...

— Son nom? interrogea Liette.

— Celui sous lequel il a été abandonné. Mon fils s'appelle Barouille...

IV

Marie-Thérèse n'avait jamais connu ni son père ni sa mère. Elle était elle-même enfant abandonnée. On l'avait portée au tour, certaine nuit, et la charité administrative avait pris soin d'elle.

Elle avait été envoyée dans une ferme des Ardennes.

Elle avait quinze ans déjà lorsque son sort se modifia. La mort du fermier et de la fermière, la vente de la ferme, le morcellement de la propriété, les bâtiments convertis en usine, agrandis, méconnaissables, tout cela força Marie-Thérèse à chercher autre part à gagner sa vie.

Elle fut placée en apprentissage dans un groupe industriel composé d'une quinzaine d'enfants ayant à peu près son âge et dépendant d'une grosse filature de Donchéry.

Marie-Thérèse était devenue grande, et elle était maintenant très belle. Bien qu'elle eût dix-sept ans à peine, on lui eût donné vingt ans.

A la filature Marie-Thérèse s'aperçut bien vite qu'un jeune homme s'occupait d'elle. Il recherchait sa présence.

Il la regardait. C'était à elle seulement qu'il souriait; c'était elle seule qu'il voyait. Il ne s'occupait pas des autres.

Ce jeune homme était riche : c'était le fils unique du propriétaire de la filature : Henri de Milberg.

Il était joli garçon, sa figure presque féminine avait une séduction singulière. Ses yeux bleus regardaient avec des caresses. Et comme il était encore timide, ils se mouillaient parfois lorsqu'ils rencontraient les yeux de Marie-Thérèse.

Cela devint bientôt évident pour elle que Henri la recherchait. Maintenant il ne se contentait non seulement de la rencontrer quand elle était accompagnée, il allait vers elle quand il la voyait seule, il s'approchait, lui souriait, lui disait :

— Bonjour, Marie-Thérèse...

Et elle répondait, très rouge, en baissant les yeux :

— Bonjour, monsieur Henri.

Un jour il lui prit la main, profitant de ce qu'ils étaient seuls.

Et il caressait cette main d'une étreinte longue et molle.

— Comme vous êtes belle, Marie-Thérèse...

Elle eut un regard interrogateur.

— Bien vrai? demanda-t-elle.

Il l'attira vers lui.

Il lui avait passé un bras autour de la taille. Mais comme il entendit du bruit, craignant d'être surpris, il la lâcha.

Deux jours après, un dimanche, les jeunes filles se promenaient dans la campagne, mais Marie-Thérèse ne les accompagnait pas. Elle avait été chargée, par hasard, d'un travail supplémentaire.

Vers deux heures, elle se trouvait seule dans les ateliers déserts, lorsqu'elle vit entrer Henri.

Elle eut comme un vague pressentiment que ce travail qu'elle faisait, et qui n'était pas pressé, c'était Henri qui le lui avait fait distribuer... Sans doute pour la rencontrer, pour lui parler...

Son cœur battit. Elle devint pâle d'émotion.

connaissez pas, et je m'abandonne à tout mon chagrin... Je pleure.

— La même peine ?
— La fille, l'assistance la sur-
veille que mon fils, lui, a dispa-
ré. Il vagabonde par les che-
mines entre toutes les tentations.
— C'est-à-dire un de ces criminels
condamnés à perpétuité, je crains toujours
quelque terrible tragédie...
— Voyez Liette.

— Il a été abandonné. Mon
...
IV

— Il n'a jamais connu ni son père
ni son frère. Elle-même enfant abandon-
né au tour, certaine nuit, et la
femme avait pris soin d'elle.

— Elle est dans une ferme des Ar-
denes déjà lorsque son sort se
décide. Le fermier et de la fermière, la
morcellement de la proprié-
té en usine, agrandis, mé-
lange la força Marie-Thérèse à
gagner sa vie.

— L'apprentissage dans un grou-
pe d'une quinzaine d'enfants
et dépendant d'une gros-
sière.

— Devenue grande, et elle é-
prouve. Bien qu'elle eût dix-
sept ans.

— Marie-Thérèse s'aperçut bien vite
qu'elle s'occupait d'elle. Il recher-

— Cherchait à elle seulement qu'il
ne voyait. Il ne s'oc-

— Cherchait riche : c'était le fils uni-
que de la filature : Henri de Mil-

— Sa figure presque féminine
et angélique. Ses yeux bleus res-
semblaient parfois lorsqu'ils
se levèrent de Marie-Thérèse.

— Évident pour elle que Hen-
ri n'attendait il ne se contentait
de rencontrer quand elle était
venue vers elle quand il la voyait
lui souriait, lui disait :
— Marie-Thérèse...

— Ses lèvres très rouges, en baissant les

— Sur Henri.

— La main, profitant de ce qu'ils

— La main d'une étreinte longue

— Ses lèvres belle, Marie-Thérèse...

— Interrogateur.

— Répondit-elle.

— Un bras autour de la taille.

— Le bruit, craignant d'être

— Un dimanche, les jeunes filles

— La campagne, mais Marie-

— Apprenait pas. Elle avait été

— D'un travail supplémentaire.

— Elle se trouvait seule dans les

— Qu'elle vit entrer Henri.

— Un vague pressentiment que ce

— Et qui n'était pas pressé,

— Lui avait fait distribuer...

— Rencontrer, pour lui parler...

— Elle devint pâle d'émotion.

— En effet, Henri, qui semblait résolu, s'avancé vers elle.

— Marie-Thérèse, dit-il en balbutiant :

— Et tout à coup il la prend dans ses bras, il la couvre de baisers brûlants, sur les cheveux, sur les yeux, sur les lèvres.

— Et tout cela silencieusement.

— Elle se défend, mais il l'affole ainsi. Elle est perdue.

— Il lui demanda un rendez-vous pour le lendemain.

— Et comme elle répondait qu'elle n'était pas libre, qu'elle était obligée de travailler à la filature et ne pouvait sortir ainsi, à sa fantaisie, Henri de Milberg se mit à rire.

— Demain soir, tu pourras sortir librement. Personne ne te demandera où tu vas. Je préviendrai le surveillant de service. Je t'attendrai de l'autre côté du pont, en bas, sur la berge de la Meuse... à sept heures.

— Non, non, c'est inutile de m'attendre.

— A demain, dit-il.

— Il l'embrassa encore et se sauva.

— Le lendemain elle pensa à ce rendez-vous, et elle se répétait à elle-même, en y pensant :

— Non non, je n'irai pas.

— Et pourtant, elle voyait fuir les heures avec crainte, avec crainte s'approcher le coucher du soleil.

— Mais elle ne se décidait pas... Elle se rappela tout à coup ce qu'il lui avait dit : « Je préviendrai le surveillant, vous sortirez, rentrerez comme il vous plaira, sans que personne vous interroge. »

— Était-ce vrai, cela ? La curiosité lui venait de savoir si elle jouissait réellement d'un pareil privilège.

— Elle passa devant le surveillant qui leva la tête, la regarda, la reconnut et la laissa partir sans observation.

— C'était vrai. Henri n'avait pas menti !

— Elle est dehors. Elle est libre. Et elle rentrera de même.

— Mais au lieu de rentrer, elle s'éloigne, au contraire. Elle se dit toujours :

— Non, non, je n'irai pas à ce rendez-vous.

— Et elle y va. Elle se dit :

— Je voudrais seulement apercevoir M. Henri, de loin, sans qu'il me voie, puis je reviendrai.

— Et elle l'aperçoit bientôt, en effet, qui se promène sur la berge déserte.

— Mais lui l'a vue aussi... Il remonte, traverse le pont accourt, lui prend le bras :

— Oh ! Marie, Marie, que tu es bonne d'être venue !

— Elle est surprise. Elle ne résiste plus. Du reste elle va où l'entraîne son cœur ; et le premier baiser du jeune homme la rend folle.

— Ils s'évanouissent là-bas dans la nuit envahissante... Elle est perdue !...

— L'ivresse pour elle dura deux mois... Deux mois après Henri lui apprenait son départ.

— Il allait à Paris pour faire son droit.

— Je t'écrirai, ma petite Marie, je ne t'oublierai pas !...

— Bien vrai ?

— Je te le jure !

— Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulaient. Elle attendait vainement de ses nouvelles.

— Et tout à coup, elle s'aperçut qu'elle était enceinte.

— Elle connaissait l'adresse d'Henri, à Paris, heureusement. Elle lui écrivit pour lui annoncer cet événement et ne reçut point de réponse.

— Mais les vacances prochaines reviendraient bientôt... Elle se fit patiente.

— Aux vacances Henri voyagea et ne reparut pas à la filature.

— Elle mit au monde un garçon.

— Qu'allait-elle devenir avec cet enfant qu'elle se mit à aimer, tout de suite, avec une sorte de fol-

le tendresse ?

— Elle le nourrissait alors qu'en son lit elle était encore trop faible pour se relever. Mais un jour, elle vit arriver auprès d'elle un homme qu'elle reconnut pour être le directeur de l'agence des Enfants-Assistés. Il était accompagné d'une femme qui portait l'uniforme de l'hospice et du directeur de la filature.

— Le directeur de l'agence s'adressa au maître de la filature :

— C'est bien elle ?

— Oui monsieur.

— Ce fut à Marie-Thérèse qu'il s'adressa alors :

— Vous êtes bien Marie-Thérèse, enfant assistée, dite Barouille ?

— Oui, monsieur.

— Et cet enfant est votre fils ?

— Oui, monsieur.

— Il a été déclaré sous votre nom ?

— Sous mon nom, oui, monsieur.

— Se tournant vers l'infirmière, l'homme dit :

— Vous avez apporté de quoi l'envelopper ?...

— Oui, oui, oh ! il n'y a rien à craindre.

— Prenez-le.

— Marie-Thérèse serra son petit plus fort ; d'épouvanté qu'il était, son regard devint farouche.

— Vous voulez le prendre ? Et où l'emporterez-vous ?

— Vous ne gagnez pas assez pour pouvoir le nourrir... L'administration en aura soin.

— Elle ne comprenait pas.

— L'administration ? dit Marie-Thérèse.

— L'Assistance publique.

— Et mon enfant deviendra comme moi un enfant assisté ?

— Oui, sans doute.

— Et il sera élevé loin de moi ?

— Oui, ne vous en plaignez pas. Il n'aura pas, de cette façon, les tristes exemples que vous promettez de lui donner...

— Mais elle se révolta.

— Je suis coupable, monsieur, très coupable. J'ai écouté des promesses qu'on n'a pas tenues ; mais ce n'est pas une raison pour me prendre mon enfant. Je suis vaillante, je suis forte. Tout le monde vous dira, ici, que je suis travailleuse aussi. Je travaillerai double s'il le faut. Je ferai des heures supplémentaires et je réussirai bien à nourrir mon petit... Mais je ne veux pas que vous le preniez, ce n'est pas votre droit. Cela serait sauvage... Car si vous me l'arrachez je ne le reverrai pas avant de longues années... Et je ne saurai même pas ce que vous avez fait de lui.

(A suivre).

A la Dent Blanche

— Nous suivons pendant une demi-heure le sentier du col d'Hérens, puis nous entrons dans la moraine. Je ne connais rien de plus ennuyeux que la moraine ; marcher sur des blocs de rochers tout ronds qui roulent sous vos pieds et les écrasent à demi, glisser sur une pierre plate et tomber assis sur une pierre pointue, c'est tout simplement insupportable ; aussi c'est en pestant contre la moraine que nous arrivons au glacier de la Dent Blanche, après avoir franchi les innombrables ruisseaux de Bricola.

— Là, nous nous attachons, à cause des crevasses.

— Bovier marche le premier, puis c'est moi, enfin c'est Gaspoz. Nous tenons tous trois la corde de la main gauche, à la hauteur de la ceinture, car il ne faut jamais la laisser traîner sur la glace, de peur qu'on ne s'y embarrasse les pieds ou qu'elle ne s'accroche à quelque saillie. Tout d'abord, le glacier est assez bon ; nous n'avons qu'à franchir,

sur des ponts de glace solides, quelques crevasses peu larges et peu profondes.

— Tout à coup, nous sommes arrêtés net par une barrière verticale de séracs, gros comme des maisons. Impossible de passer. Nous allons à droite, à gauche, nous franchissons des crevasses béantes, sur des ponts de glace de la largeur du pied, nous circulons dans un labyrinthe de glace, dont nous ne pouvons sortir. Enfin nous arrivons à un endroit où le mur de neige est moins élevé. Bovier attaque un bloc à grands coups de piolet. Il taille une douzaine de marches, et arrive sans trop de peine au-dessus du sérac ; là, il se détache et va faire une pointe dans les environs, pour savoir si nous pouvons continuer. Il revient bientôt et nous crie que la route est libre.

— Pendant son absence, Gaspoz et moi nous n'étions pas trop à l'aise à l'extrémité d'un pont de glace, ayant à droite et à gauche une crevasse immense, aux murs de glace bleu foncé, unis comme du verre : au fond, il y avait une eau toute noire.

— Bovier se rattache et se met à me hisser, tandis que Gaspoz, sur les épaules de qui je suis monté, me pousse par derrière : je veux au moins me servir des marches taillées, mais je n'en ai pas le temps : je suis déjà en haut, à côté d'Antoine.

— C'est à Gaspoz de grimper ; seulement, en montant sur ses épaules, j'ai fait tomber son chapeau qui a dégringolé dans la crevasse. « Nom de bleu ! » s'écrie-t-il. Il se détache, s'accroche par les mains au rebord du pont et, avec son piolet, réussit à attraper son couvre-chef retenu heureusement par les aspérités de la glace ; sauf cet incident, nous sommes tous trois arrivés sans encombre au-dessus des premiers séracs et nous en franchissons encore deux barrières de la même façon. Une crevasse, entre autre, nous donne beaucoup de mal : les ponts ne sont pas solides, la neige s'effondre sous le piolet de Bovier, qui la sonde devant lui ; enfin nous trouvons un pont que nous traversons à plat ventre et séparément.

— Il est près de cinq heures ; la lune décroît peu à peu et la nuit commence à pâlir ; nous voyons plus clair.

— Devant nous se dresse, presque verticale, une belle pente de neige, unie, immaculée, que nous attaquons avec joie, car nous nous rapprochons sensiblement de la Dent qui, maintenant, a la lune à sa droite. Bovier, qui va toujours le premier, enfonce profondément ses souliers ferrés dans la neige, et moi et Gaspoz nous marchons dans ses traces. Il me semblait, d'en bas, que la montée ne nous prendrait pas plus d'une heure, et d'ailleurs, c'était si doux à fouler, cette neige ! Ah ! bien oui, il nous fallut trois heures pour atteindre le sommet du névé, et j'eus bientôt assez de la neige qui me faisait horriblement mal aux yeux ; j'étais exaspéré, car plus nous montions, plus il me semblait qu'il nous restait de chemin à faire.

— Enfin, pour aller plus vite, nous obliquons à gauche et nous nous dirigeons vers les Rocs-Rouges, traînée de rochers qui commencent au bas d'une arête de la Dent et se prolonge assez loin dans le névé.

— Pour y arriver, nous eûmes, ou plutôt Bovier eut beaucoup de mal : il dut tailler je ne sais combien de pas dans la glace unie comme un miroir : si l'un de nous avait glissé pendant que le guide travaillait, nous roulions tous les trois dans le glacier, trois cents mètres plus bas. Arrivés sur les Rocs, nous allongeons le pas, et, tout à coup, nous sommes sur l'arête : de l'autre côté, la glace fuit, complètement à pic.

— Quel coup de théâtre ! Le jour est complètement levé, il est neuf heures : le soleil brille au-dessus de nos têtes et éclaire un panorama immense de pics neigeux, de cimes, de vallées, de

glaciers. On dirait les vagues d'une mer furieuse gelée au plus fort d'une tempête. Du blanc, du blanc ! Je suis ébloui et je ferme un instant les yeux.

C'est vraiment bien la peine, direz-vous, de s'éreinter à pousser jusqu'au sommet de la Dent, si la vue est si belle de l'arête ? Je ne saurai que répondre, mais j'irai tout de même jusqu'à la cime.

Les guides me nomment tous les sommets qu'on aperçoit. Devant nous, voilà le Mont Rose, masse informe à peine ébauchée, quand on le compare aux fières aiguilles qui l'entourent ; le Mont Cervin, semblable à une gigantesque tête d'aigle, est si près qu'on croit pouvoir le toucher : « Voilà l'épaule me dit Bovier, prenez la lunette, et vous verrez les chaînes et les câbles qui rendent son ascension plus facile que celle de la Dent Blanche. » Puis ce sont la Dent d'Hérens, le Mischabel, le Weisshorn, aux parois verticales le Dom, le Lyskam, le Strahlhorn, le Breithorn, le Rothhorn et je ne sais combien de pics en *horn*.

En Italie, c'est le Grand Paradis, la Grivola, la Cima di Iazi ; à droite, c'est le Vélan, le Grand Combin, le Mont Gelé, le Mont Blanc : on ne dirait vraiment pas que c'est le plus haut sommet de l'Europe : il est tout petit, serré, pressé entre un fouillis de pics, de rochers qui l'entourent, semblables à des flots battant un écueil ; voilà la Dent de Morcles, l'Aiguille Verte, la Dent du Midi... Je prends tous ces noms au vol et j'en laisse échapper beaucoup. Tout le panorama, à gauche, est caché par la Dent Blanche. Je regarde encore une fois cet océan de pics glacés qui va du Mont Rose au Mont Blanc, de l'Apennin au Jura, et nous nous mettons en marche sur l'arête, ayant à droite un précipice affreux ; Bovier s'avance aussi tranquillement que sur le bord d'un trottoir ; moi, je trouve plus simple d'aller à quatre pattes.

Nous arrivons ainsi au premier « gendarme » ; on appelle ainsi des pyramides de rochers découpés figurant quelquefois la silhouette d'un gendarme en tricorne ; le nom est resté pour les autres rochers, quelle que soit leur forme. Là, nous nous arrêtons et nous cassons une croûte, assis, les jambes pendantes, au-dessus de l'abîme, les uns à côté des autres. Bovier s'aperçoit alors que les rochers de la Dent sont couverts de près de trois centimètres de neige ! Cela va être dur ! Enfin, tant pis. Antoine et Gaspoz se débarrassent de leurs sacs et ne gardent qu'un peu de pain, du chocolat et la bouteille de rhum.

En route ! Tout à coup, nous entendons, à notre gauche, des « crôa ! crôa ! » répétés ; tout étonné, je me retourne et que vois-je ? Des cornilles, qui, les pattes dans la neige, à quelques pas de moi, nous regardent tranquillement passer ; leur plumage noir se détache vivement sur le blanc qui les entoure et elles poussent toujours leur cri lugubre ; je ramasse de la neige, j'en fais une boule et je la lance au milieu de la troupe, c'est à peine si les oiseaux bougent. Ils voient si rarement des êtres humains qu'ils n'en ont pas peur.

Après avoir traversé un couloir de rocher plein de neige, nous sommes sur la paroi de la Dent : c'est un mur de roc jaune, presque perpendiculaire, qui monte à pic au-dessus de nous, et qui, derrière nous, fuit jusqu'au glacier ; nous sommes suspendus entre ciel et terre, accrochés par les doigts et la pointe des pieds aux saillies du rocher ; la neige, qui les couvrait en partie, fondait sous la main et l'on ne pouvait serrer qu'avec peine. Nous n'avions plus que 500 mètres à monter, mais, du train dont nous allions, je croyais que nous n'arriverions jamais : Bovier grimpeait le premier, choisissant les saillies les plus larges, les aspérités les plus commodes pour s'accrocher, pendant que moi et Gaspoz nous restions immo-

biles, cramponnés à nos bâtons. Quand la corde empêchait Bovier de monter plus haut, il se couchait le dos contre le rocher, et, les pieds solidement assurés dans une fissure, il se retournait vers moi, tendait la corde à deux mains, et je grimpais à mon tour, lentement, secouant chaque pierre avant de m'y suspendre ; enfin, j'arrivais près de Bovier, en même temps que Gaspoz, qui m'avait suivi, et qui marchait en fumant sa pipe sur ce chemin aérien, aussi tranquillement que sur une grande route.

Nous répétâmes le même manège pendant trois heures ! Quelquefois, Bovier ne pouvait aller plus loin devant lui ; le rocher était tout lisse ; alors il fallait redescendre, aller à droite, à gauche jusqu'à ce que nous ayons trouvé un passage possible ; souvent les fissures étaient si peu profondes, que Bovier était obligé d'embrasser un rocher pour se maintenir en m'attendant ; si j'avais fait un faux pas, Bovier ne pouvait pas me retenir ; je l'entraînais avec moi, et Gaspoz nous aurait suivi dans notre chute, à moins qu'il n'eût réussi à nous arrêter tous deux, ce qui était peu probable.

A mesure que nous nous élevions, l'air se raréfiait sensiblement ; il fallait presque crier pour se faire entendre ; je sentais un malaise indéfinissable, j'avais l'estomac lourd, la tête brûlante. Je ne parlais plus ; pendant que Bovier montait, je fermais les yeux, je sommeillais presque ; Gaspoz devait me dire d'avancer, sans quoi je me serais endormi sur place ; je grimpais alors sans plaisir, sans courage ; je regardais à peine où je mettais les pieds, tant j'avais sommeil ; j'avais envie de dire aux guides de me laisser là, couché sur un roc, de continuer seuls jusqu'au sommet et de me reprendre en descendant ; cette idée m'obsédait tellement que je ne pensai qu'à cela sans voir le danger.

(A suivre)



De tout un peu.

La machine humaine. — C'est une étrange machine que la machine humaine, merveilleusement compliquée, et près de laquelle les expressions les plus parfaites de la science mécanique peuvent sembler rudimentaires.

Voici sur la composition de cette machine quelques données intéressantes :

Le corps humain contient 150 os et 500 muscles ; le poids du sang d'un adulte est de 15 kilogrammes ; le diamètre du cœur est ordinairement de 15 centimètres ; il bat 70 fois à la minute, 4200 fois à l'heure et 36,792,000 fois dans l'espace d'une année ; chaque battement déplace 44 grammes de sang ; le déplacement est donc de 4,435 kilogrammes par jour.

La totalité du sang passe en trois minutes par le cœur ; nos poumons contiennent à l'état normal, 5 litres d'air ; nous respirons 1,200 fois par heure, en dépensant 6,000 litres d'air.

La peau a trois couches, dont l'épaisseur varie entre 3 et 6 millimètres ; chaque centimètre carré a 12,000 pores ; la longueur totale de ces pores est de 50 kilomètres.

Rien que par ces données sommaires on peut voir quelle admirable machine est l'organisme humain.

Ce qu'il y a de plus beau au monde. — Un journal suédois, le *Dagens Nyheter*, a demandé récemment à ses lecteurs d'exprimer en quelques mots ce qu'il considère comme la chose la plus belle qui existe sur terre. Sur les 1025 réponses reçues, trois seulement ont été primées.

Le premier prix a été remporté par un jeune homme qui a donné cette touchante réponse : « Les yeux de ma mère. »

Le second prix, par l'auteur de la formule suivante : « Le rêve de ce qu'il nous est impossible d'atteindre. »

Le troisième prix, enfin, est allé à un loustic — il faut croire que les jurés du concours ne détestent pas l'humour — qui s'est exprimé ainsi : « Ce qu'il y a de plus beau sur la terre, c'est de voir un mari traverser un torrent dangereux, portant dans ses bras sa belle-mère. »

Une bonne farce de table d'hôte. — Après le dîner de la table d'hôte, à l'Hôtel du Commerce, de la petite ville de L..., on prenait le café aussi galement que possible.

Parmi les commis voyageurs présents, qui se connaissaient tous, il y avait un nouveau venu. Il se mêle à la conversation ; on lui demande pour quel article il voyage.

— Moi, dit-il je voyage pour les nez !

— En carton ? demande l'un des voyageurs gougenard.

— Non, en chair et en os comme le vôtre et vous propose de vous acheter le vôtre, livrable seulement après votre mort et payable mille francs comptant... voici le billet.

— Mais comment pourrez-vous savoir où je mourrai ?

— Notre administration s'en charge.

— Eh bien j'accepte !

— Seulement, ajoute le voyageur en nez s'il vous arrive de rompre le marché, il y a dix bouteilles de champagne à payer.

— C'est entendu, marché conclu.

Et les jeunes gens échangent et signent un contrat en règle, aussitôt l'acheteur du nez se dirige vers la cheminée où il a placé les pincettes en pleine flamme. Il les prend, lorsqu'elles sont rouges à blanc et les approche du visage de son vendeur.

— Qu'allez-vous faire ? s'écrie celui-ci effrayé.

— Dame ! pour reconnaître plus tard les acquisitions de la maison que je représente, je marque ma marchandise. Tendez le nez.

Vous entendez d'ici les rires de la galerie en voyant le malheureux défendre son nez et obligé d'exécuter le contrat en payant le dédit convenu de dix bouteilles de champagne !

Le coin de la ménagère.

Cuisine.

Oufs en cocotte. — Les œufs cuits ainsi sont délicieux et se servent dans des petites caisses à soufflés en porcelaine.

On met au fond de la cocotte de la crème fraîche de lait (1 cuillerée à café) ou une cuillerée de sauce béchamel ; sel, poivre et muscade. Cassez dessus un œuf, il faut que le jaune reste intact et remettez dessus, une cuillerée de crème ou de béchamel.

Posez alors les cocottes sur une plaque ayant un rebord de 2 centimètres et dans laquelle vous mettez 1 centimètre d'eau bouillante. Mettez au four chaud et laissez cuire 5 minutes ; les œufs s'ils sont réussis doivent se manger avec des mouillettes comme les œufs à la coque.

Recettes utiles.

Eau pour faire passer le hâle. — Prenez une grappe de raisins pas mûr, trempez-la dans l'eau et saupoudrez-la toute mouillée de sel et d'alun pulvérisé. Enveloppez-la bien dans du papier, faites-la cuire sous des cendres chaudes. Après cuisson, écrasez la grappe exprimez-en le jus. La liqueur ainsi obtenue emporte complètement le hâle.

Blanchissage des foulards blancs. — Pour les conserver après le lavage, le blanc et l'apprêt du neuf, il suffit de les laver à l'eau de savon, sans les rincer après, et de les repasser pendant qu'ils sont humides.